

LE CHARLATANISME

Jacksoniens

Nous l'avons dit, dès le début de la campagne anti-démocratique des Jacksoniens; nous le répétons aujourd'hui avec d'autant plus d'assurance...

ILS SONT VIDES.

Les orateurs et les plumeux Jacksoniens sont vidés. Ils ont fait une si copieuse dépense de venin au début de la campagne...

Le Jacksonisme a fait son temps, et les onguents, les pommes, les élixirs, le fard et les perruques dont il fait usage...

Dans quelques jours la farce sera jouée; les saltimbanques, les meneurs du "boucan", qui auront parcouru la ville...

Leurs mensonges ne se comptent plus. Ils ont abandonné ces orateurs démocrates venus des campagnes pour défendre la démocratie...

On sommes-nous donc, grands dieux! à quel degré de bassesse veut-on nous faire tomber!

UNE MENAGERIE.

C'est une véritable ménagerie que les armées ont avec elles pour la guerre du Transvaal. Sans parler du cheval, l'auxiliaire indispensable du soldat...

La Noël n'est pas bien loin, pour qui ne pas rendre quand un heureux avec un cadeau, surtout quand vous pouvez le faire sans dépenser un sou.

LA MISSION VOULET-CHANOINE

Le lieutenant Meynier n'est pas mort.

Voici le texte de la dépêche que le ministre des colonies a reçue du gouverneur général par l'intermédiaire de l'Afrique occidentale et qu'il a communiquée au conseil des ministres.

«Le lieutenant d'infanterie de marine Pallier, qui a pris le commandement de la mission Voulet-Chanoine, me fait savoir par un télégramme chiffré que Voulet et Chanoine ne font plus partie de la mission; que le colonel Klobb a été assassiné près de Tessoua...

«Que le docteur Henric et le lieutenant Joalland, et les sous-officiers Loury, Boutel et Barrot sont en bonne santé; «Qu'il cherche à mettre sa colonne, dont les approvisionnements sont suffisants, sous les ordres de la mission Fourau-Lamy...

«BERGÈS.»

Le gouverneur ajoute qu'il complète incessamment les renseignements qui précèdent.

D'autre part, l'agence Havas est informée de Tarbes que la famille du lieutenant Meynier a reçu une dépêche de M. Martinet, médecin en chef de la marine, affirmant que le lieutenant n'est pas mort et qu'il est en bonne santé.

En ce qui regarde la mort du colonel Klobb, la dépêche ne donne aucun détail. On dit bien que la traduction transmise à Paris est encore incomplète, parce que le lieutenant Pallier ne s'est pas servi du chiffre qui avait été indiqué par l'expédition Voulet, mais cette explication ne satisfait nullement et on attend impatientement le texte intégral de la communication faite à Saint-Louis du Sénégal...

Jusqu'ici, en effet, on a servi tant de copolles, témoin la lettre de Voulet qui, affirme-t-on, n'a jamais été écrite par Voulet, et dont on attend encore l'original à Paris, que l'on est en droit de montrer quelque scepticisme lorsqu'on parle de tel ou tel document officiel.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1899.

- I. — Mémoires de Th. Bentzon. II. — L'Annuaire de la Société des Sciences (1898-1899). III. — Les époques de la musique. IV. — L'École primaire en Angleterre. V. — Le pouvoir judiciaire dans la démocratie. VI. — Le mouvement littéraire. VII. — Les voyages en Afrique. VIII. — Les voyages en Amérique. IX. — Chronique de la quinzaine. X. — Bibliographie.

DE TOUT UN PEU.

Kruger et Richelieu. Le président de la République sud-africaine serait doublement allié à la famille de notre grand cardinal: par sa première et par sa seconde femme, la tante et la nièce.

La première était une du Plessis—nom patronymique de Richelieu, comme chacun sait—et descendant d'un chirurgien français venu au Cap, au dix-septième siècle, en qualité d'employé de la Compagnie hollandaise des Indes.

La seconde, issue de la même souche—celle des du Plessis—vit encore et a donné six enfants à son mari.

Académie Française. L'Académie française tiendra sa séance annuelle à la fin de novembre.

Rien n'est encore décidé au sujet de la date des élections au sein de la commission d'Édouard Pailleron et de Cherbuliez, mais il est probable qu'elles seront renvoyées au mois suivant, et peut-être même au commencement de l'année prochaine.

Un écho, à propos de... bottes! Il paraît que l'on vient de vendre aux enchères, en Alsace, aux environs d'Altkirch, une paire de bottes ayant appartenu à Napoléon Ier.

Ces bottes, quoique heureuses, ont une histoire. Elles avaient été fabriquées par un cordonnier alsacien nommé Moll, et elles lui avaient été payées 1,000 francs.

Les mines de turquoises de la Perse. Les mines de turquoises sont extrêmement rares; les pierres bleu céleste qui proviennent de la Perse sont les plus belles et les plus estimées.

Clôture de l'exposition de bestiaux de Kansas City. Kansas City, Missouri, 28 octobre—Aujourd'hui s'est close la première grande exposition de bestiaux de l'Association nationale «Hereford» au marché de Kansas City.

Elle a été décernée à F. A. Nave, pour «Dale», un taureau de 2,160 livres, la tête du troupeau de «Hereford» qu'il possède à Attica, Indiana.

Elle a obtenu des récompenses toutes les fois où il a été exposé. La coupe d'Armour n'est ouverte qu'à un animal ayant obtenu des récompenses.

M. Nave avait exposé deux animaux, Dale et Perfection, un taureau âgé de près d'un an à la tête de sa classe.

Une marcheuse exceptionnelle.

Ces jours-ci est mort, dans l'Etat du Maine, une vieille femme qui, depuis 1824, faisait tous les ans, à pied, uniquement pour son plaisir, le trajet de Bangor à New-York, soit 730 kilomètres.

La première fois, Mary Harley, alors âgée de seize ans, ayant appris que Lafayette venait de débarquer aux Etats-Unis, résolut de partir pour New-York afin de payer, par ses acclamations, un humble tribut de reconnaissance à l'illustre Français.

Le souvenir de ce voyage était resté si vivace et si attrayant dans son esprit, que Mary Harley le recommença l'année suivante, cette fois sans autre but que la distraction de voir du pays.

Elle avait ainsi accompli, depuis 1824, un peu plus de 44,000 kilomètres, et, malgré son âge, faisait encore ses cinquante kilomètres par jour sans fatigue.

A la recherche d'un cabinet.

Berlin, Allemagne, 28 octobre—L'empereur Guillaume est à la recherche d'un nouveau cabinet, mais il n'en a pas encore trouvé les matériaux.

À la place du docteur Miquel, le ministre des finances, Sa Majesté désirait Herr Siemens, de la Deutsche Reichsbank, et Herr Jencke, directeur général de la maison Krupp, à la place de Herr Thiele, ministre des travaux publics.

Une des raisons principales qui ont décidé l'empereur à s'entourer d'hommes nouveaux est qu'il désire un développement plus rapide de la marine, et qu'il juge que le cabinet actuel est trop accommodant pour pousser le projet devant le Reichstag.

Un article de la «Gazette de l'Allemagne du Nord» apparemment en contradiction à son but, estime-t-on, que d'adoucir les choses.

Victoire de Fitzsimmons.

Chicago, Illinois, 20 octobre—Le pugiliste Jeff Thorne, d'Angleterre, a été vaincu en une minute par Fitzsimmons dans l'arène du Tattersall, ce soir à Chicago.

Thorne, qui avait évidemment une grande peur de son adversaire, n'a pas touché Fitzsimmons.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Aujourd'hui, en matinée, à 2 heures précises, première représentation de «Trilby», la pièce la plus originale, la mieux faite, la plus vivement spirituelle que l'on ait produite à la scène, depuis plusieurs années.

Quant à la distribution des rôles elle ne laisse rien à désirer: M. Wm. Farnum dans celui de Svengali; M. Robert Lowe, dans celui de Taffy; M. Rich. Sherman, dans celui de Little Billy; M. Thea. Keogh, dans celui de Zuzu; enfin, Miss Esther Lyon, dans celui de Trilby.

Il est difficile de réver une meilleure distribution. Ajoutons que la mise en scène est brillante et que les costumes sont d'une création irréprochable.

THEATRE TULANE.

Nous ne croyons pas que l'on ait, jusqu'ici, mis à la scène le personnage de Frédéric le Grand avec autant d'éclat et de bonheur que dans la pièce qui va se jouer, ce soir, au Tulane. Le rôle de Frédéric est confié à M. Lewis Morrison, un artiste de premier ordre.

Il y aura foule, ce soir, au Tulane pour voir M. Lewis Morrison dans le rôle du Grand Frédéric.

Antoine n'était pas à la fin de ses peines.

J. J. Speedy avait fait deux ou trois pas comme pour s'éloigner lorsque, revenant brusquement vers le congé, il lui dit:

—Ah! que je suis bête! J'allais partir sans voir la maison... Si ces pourparlers dont vous parlez n'aboutissent pas, il vaut mieux que j'aie visité l'immeuble d'avance de façon à pouvoir traiter de suite...

La foudre tombant au pied de l'ivrogne ne l'aurait pas plus abasourdi que cette demande.

Pendant la tête, il balbutia: —Ah! c'est impossible!... Je regrette beaucoup, mais l'hôtel renferme des meubles, des objets d'art... vous comprenez... je ne peux pas sans autorisation... il faudrait voir le gérant...

Oui, c'est ça, voyez le gérant, car vous comprenez... J. J. Speedy n'en demanda pas plus, il était fixé, et il se retira à la grande joie de l'infortuné Antoine.

Resté seul, l'ivrogne s'essaya de front ou portait de grosses gouttes de sueur... —Allons, j'ai bien gagné mon abêtissement, murmura-t-il. Heureusement que j'en ai encore un peu à la maison, il m'est défendu de m'éloigner d'ici...

Lorsque le sollicitor arriva à l'angle de l'avenue où il avait laissé ses compagnons, il constata que ni le fiacre ni eux n'é-

taient là.

—Sam aura en une idée, murmura-t-il, attendons-le!

Et il se promena de long en large. Au bout d'un moment, Butler et Jacques Larbaud débouchèrent à pied d'une rue voisine.

—D'où venez-vous donc tous les deux? demanda le sollicitor.

—Ah! voilà, patron! Nous venons de découvrir quelque chose d'intéressant.

—Explique-toi, Sam.

—Le cocher de notre fiacre m'avait demandé s'il avait le temps de faire boire son cheval en vous attendant. Comme je n'étais pas fâché de l'éloigner un moment pour qu'il n'ait pas la curiosité de nous observer, je l'autorisai à se rendre à la station de voitures et même à y déjeuner, devant avoir besoin de lui cet après-midi.

—Il a un très bon cheval et il l'a fait intelligent; tu as bien fait de le garder... mais tout ça ne m'explique pas...

—C'est juste.

—Alors je me suis dit que ce fiacre avait dû gagner la station la plus voisine.

—Eh bien!

—Eh bien ça y est! Hier vers trois heures et demie une voiture de place découverte a éprouvé un léger accident en déposant deux voyageurs, un domestique et une jeune fille, avenue de Versailles; la voiture, tournant court pour accoster le trottoir, a heurté d'une roue de devant la bordure en pierre, et une bande de ressort a même été cassée; le cocher s'est rendu à la place pour rattaché, tant bien que mal, son ressort avec une ficelle.

—As-tu le numéro de la voiture?

—Oui, l'agent de service à la place me l'a donné.

—Le témoignage de ce cocher serait précieux; il va falloir le rechercher tout de suite, mais était-ce bien devant le 343 qu'il s'est arrêté?

—Ah! voilà le défaut! Le gardien de la paix ne se souvient pas du numéro que le cocher a dû lui donner, cependant...

vous avez un moyen plus rapide, dites-le nous!

—Vous voulez savoir si la voiture a bien amené une jeune fille et un domestique au 343, et pas à une autre maison?

—Parfaitement, car ce serait assez maladroit de faire le siège d'une maison où ne serait pas Mlle Dubreuil...

—Il y a un moyen bien simple.

—Comment? Expliquez-vous!

—Comment? Expliquez-vous! fient à la fois J. J. Speedy et son fidèle Butler, qui furent un peu vexés qu'on trouvât une idée plus pratique que la leur.

—Si le sapin a heurté le trottoir en s'arrêtant devant la maison, et cela au point de démolir ses ressorts, il a dû faire au trottoir une écornifure quelconque, nous pouvons nous rendre compte de cela immédiatement.

—Bravo! très juste, mon brave, s'écria Speedy.

—Eh bien, tandis que M. Speedy va nous attendre ici, nous allons nous diriger vers la maison en question...

—C'est pour le repavage que vous mesurez? demanda-t-il.

—Mais oui, c'est pour la réfection des trottoirs.

—Ah! diable! ça va faire des travaux! Ils dureront longtemps!

—Deux mois au moins, répondit le peintre, les trottoirs sont en très mauvais état.

—Un véhicule emballé, sans doute... C'est ennuyeux, car cette pièce de bordure devra être remplacée, fit Larbaud, s'adressant à Butler.

—Mais non! il n'était pas emballé; c'est en voulant tourner trop court que le fiacre a heurté le trottoir! s'écria le vieil ivrogne.

—Ah! c'est le fiacre d'hier, il a failli se démolir là-dessus, dit naïvement Antoine.

—Ah! superbe votre invention, s'écria Speedy enthousiasmé.

Il n'y a que ces Parisiens pour avoir des idées pareilles! En voilà une, mon pauvre Sam, qui ne te serait pas venue...

Antoine s'était installé de nouveau devant la grille de l'hôtel, et tandis que son modeste déjeuner cuisait sur le petit fourneau de sa loge, il fumait une bonne pipe en examinant les rares passants avec ce soin minutieux des provinciaux que le moindre détail intéresse au milieu de la monotone existence des petites villes.

L'attention du brave ivrogne fut de suite attirée par deux hommes qui s'avançaient lentement le long du trottoir, l'un mesurant, l'autre écrivant.

—Allons, nous allons avoir des travaux par ici, murmura-t-il. Tant mieux, ça donnera de l'animation dans ce coin, il n'est vraiment pas gai.

Et ce disant, Antoine se rapprocha du bord du trottoir.

—24, 32, 57, 17... comptait Jacques Larbaud à haute voix, tandis que Butler, sur un ton plus bas, répétait comme un écho

CRESCENT THEATRE.

«Les trois Mousquetaires», voilà un titre qui doit faire dresser la tête à tous les amateurs de théâtre.

Depuis un demi-siècle, il n'y a pas au monde de pièce plus populaire. L'œuvre de Dumas a été traduite dans toutes les langues, jouée sur toutes les scènes d'Europe et d'Amérique, et la vogue en est plus grande aujourd'hui que jamais.

C'est ce soir, en effet, que nous aurons à l'honneur de voir jouer le rôle de Louis XIII; John P. Barrett, celui de Richelieu; Mat McGinnis, celui de Buckingham; Miss Vaif de Vernon, celui de Milady; et Blanche Stoddard, celui de Anne d'Autriche.

Arrivée de M. Charley. Nous avons une bonne et agréable nouvelle à annoncer à nos lecteurs. Le directeur de l'Opéra français, M. Charley, est arrivé à New York, hier soir.

Bureau météorologique.

Washington, 28 octobre — Indications pour la Louisiane: beau temps dimanche et lundi; vents frais du nord-ouest.

L'ESPRIT DES AUTRES.

À la sortie du cimetière: Les amis de la veuve l'entourent, lui prodiguant les consolations d'usage.

—Oh! mon Dieu, fait-elle soudain, que je voudrais être à huit jours de là!

—Pourquoi cela?

—Parce que... je n'y penserais plus!

Réflexion d'un vieux parisien: —Je n'aime pas à fréquenter les amis de mes amis, parce que j'ai remarqué qu'avec ceux-là il faut toujours dire du mal de ceux-ci.

Marius Capouade est un peu vexé dans son amour-propre de Marseillais de ce qu'un Parisien lui a dit de la fête de dimanche.

—Mais non, bagasse! proteste-t-il; le soleil n'a pas manqué. Il y avait le soleil... Seulement il y avait devant lui des nuages qui avaient voulu voir aussi, t'é!

Bribe de conversation: —Eh bien! Vous avez vu le décret relatif à l'uniforme?

—Parfaitement. Reste à savoir comment la Chine prendra la chose...

—Si elle allait se montrer froissée de cette interdiction à nos officiers de se mettre en «pékin»!

voyageurs, il n'y a plus de doute! Mlle Marie est dans cette bi-coque.

Commencé-sons-nous lesiège tout de suite!

—Non pas! C'est M. Speedy qui doit décider, répliqua Sam Butler.

Antoy rejoint le sollicitor, les trois hommes montèrent en voiture.

—Mon plan est prêt, dit le petit homme, mais avant de nous mettre à la besogne, il faut que M. William Snorby soit au courant de la situation.



Chin Pimples

(BOUTTONS AU NEYTON) sont locaux dans la nature. Ils disparaissent rapidement sous un traitement de bon sens.

Le GÉNÉRAL DE HERMÉLLE est un éprouvé pour les Boutons, Rougeur, Dartres, Eczéma et tous déordres de la peau. 50c la boîte.

Le GÉNÉRAL DE HERMÉLLE éclaircit les pores, rend la peau saine, douce et blanche. Prix 25 cent. Extrait de la Revue Médicale de JOHNSON, ROWLEY & CO. Philadé., P.

Quand Davarger pénétra dans la vaste pièce où Marie se trouvait enfermée, il s'attendait bien à provoquer une émotion vive chez la jeune fille, mais il avait espéré la surprendre au point de ne pas lui permettre de se rendre compte de la situation.

Le cri de terreur qu'elle poussa en l'apercevant lui fit voir qu'elle comprenait parfaitement les guet-apens dont elle était victime.

Il voulait essayer de la rassurer. —Excusez-moi, mademoiselle, dit-il, d'avoir eu recours à la ruse pour obtenir de vous une suprême entrevue.

La suite à dimanche prochain.